

Edmond et Jules de GONCOURT

JOURNAL DES GONCOURT

Tome VI : 1872-1874

Édition critique publiée sous la direction d'Éléonore REVERZY
et Jean-Louis CABANÈS

Texte établi par
Christiane et Jean-Louis CABANÈS

Notes et notices par une équipe
sous la direction d'Éléonore REVERZY et de Jean-Louis CABANÈS



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2026

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

La mort de Jules de Goncourt fut pour Edmond, désormais «dépareillé», un trauma durable qu'il ne surmonta jamais parfaitement. La défaite de la France, la chute de l'Empire engendrèrent une tristesse qui conflua avec les souffrances du deuil. Mais les convulsions de l'histoire, le siège de Paris, la Commune furent aussi pour lui un puissant dérivatif. Historien de l'immédiat, il oublia de se regarder dans le miroir intime de la mélancolie en devenant le chroniqueur de «l'année terrible». Dès que la Commune fut écrasée, le sentiment de vide, de vacance intérieure, qui s'était imposé après la mort de Jules, le détourna de l'activité créatrice et, épisodiquement, de la rédaction du *Journal*. On note, par exemple, qu'entre le 29 septembre et le 13 octobre 1872, le diariste cessa de prendre la plume, il en fut encore ainsi du 22 novembre jusqu'au 10 décembre. À cette date Edmond écrivit ces lignes qui expliquent son silence : «Je ne me sens plus assez de santé, plus assez de vitalité pour supporter les ennuis de la vie. Il me prend sérieusement l'envie de faire absolument le mort, toute action, tout travail étant punis par des choses désagréables.»

Cette mélancolie, quasi dépressive, a notamment pour symptômes une succession de «rêves anxieux¹» qui transforment Jules en revenant. S'il est donné à Edmond de «revoir» son frère, celui-ci ne lui apparaît que «dans tout l'horrible de la maladie»: «Et dire qu'au milieu du vague de tout rêve, il est tellement *lui*, il est tellement réel, il est tellement présent que, dans le cauchemar, je ressouffre de ce que j'ai déjà souffert².» L'apparition détermine une immédiate reconnaissance, elle défait aussi le traditionnel déroulement du temps en trois modes canoniques (passé, présent, futur). L'empreinte de la mort de Jules dans le corps et dans l'esprit d'Edmond («il est tellement présent») rend contigus, en effet, voire superposables, le présent de l'énonciation, le

¹ *Journal*, 19 juillet 1871.

² *Ibid.*, 17 mars 1873

présent de l'expérience onirique, le passé de la maladie présentifié par l'apparition. Cette contiguïté obture l'avenir. «*Lui*», le frère cadet, semble installé à demeure comme un autrui intérieur qui désorienterait la flèche du temps. Le futur est rétrospectif.

À ces cauchemars angoissants s'oppose la mélancolie douce des rêveries déréalisantes. Le 1^{er} avril 1872, à l'occasion du dimanche de Pâques, Edmond, alité, songe à la mort et à la résurrection du Christ. Cette songerie, mais aussi l'affaiblissement de la vigilance de la conscience – l'alitement produit ce que le diariste appelle une « en allée de soi-même » –, favorisent l'apparition de Jules. Bien que celui-ci soit invisible comme une ombre, qu'il ait, comme eût pu le dire Chateaubriand, « l'insubstance des fantômes », il se montre « amoureux » présent. Le 7 novembre 1870, Victor Hugo avait dit à Goncourt, en reprenant les termes d'un discours prononcé, le 19 janvier 1865, sur la tombe d'Émilie Chatron : « Pour moi, je crois à la présence des morts, je les appelle les invisibles. » Goncourt souscrirait-il à ce crédo hugolien ? On en doute. La rencontre du vivant et du mort, dans les rêveries d'Edmond, est une parenthèse fantasmatique, une compensation temporaire. Il faut que la conscience du frère aîné devienne floue, soit embrumée par l'alitement et la maladie, pour que s'ouvre une chapelle intérieure où vient loger le spectre du cadet.

Les notes prises par le diariste, le 28 septembre 1874, donnent un autre exemple de reconstitution fantasmatique du duo fraternel. La fatigue d'une journée de plein air, la venue du crépuscule, la position d'Edmond (il est couché au fond d'une barque qu'un vigneron de Bar-sur-Seine fait glisser sans bruit) déterminent une rêverie qui transforme un décor fluvial en paysage onirique. Jules se substitue alors au rameur, il « conduit » son frère, « sur une eau morte, dans un paysage de l'autre monde ». Mais le rêveur sait qu'il rêve ou plutôt qu'il ne rêve pas complètement : une part de lui-même reste consciente du processus qui a enclenché l'épanouissement de la rêverie. La modalisation du récit en témoigne : « C'est comme si j'allais en un rêve... ». On pourrait objecter que l'évocation de cette scène fantasmatique est reconstruite nécessairement après coup, que la modalisation résulte d'une réflexion *a posteriori*. Mais il nous semble que la rêverie mélancolique d'Edmond ne peut être située entièrement sous le signe de l'involontaire. Inconsolable, Goncourt néantise le monde qui l'entoure pour mieux faire surgir, imaginativement, un duo définitivement dissocié. Il se met ainsi à l'écoute de son désir de mort quitte à placer le voyage vers l'autre monde sous la direction de son frère cadet

implicitement comparé à un antique et mythique nautonier et tenant le rôle d'un psychopompe.

Si les cauchemars et les rêveries, sous des formes distinctes, voire antithétiques, produisent des effets de « présence », la mémoire involontaire suscite, chez Edmond, le souvenir de Jules sans que celui-ci apparaisse sous une forme incarnée ou spectrale. Lors d'un petit périple en Suisse, effectué en compagnie d'Édouard Lefebvre de Béhaine, en écoutant des jeunes Suissesses chanter au bord du lac de Brienz, à l'embarcadère de Giessbach, Goncourt se laissa emporter par le pouvoir mnémotique de la musique, il se souvint des jours anciens et pleura de conserve avec Édouard Lefebvre qui avait perdu son fils, Armand, en avril 1874 :

Leurs chants, peu à peu, je ne sais comment, ont fait renaître les souvenirs et m'ont rappelé que là où j'allais passer aujourd'hui, j'y avais passé, il y a vingt ans avec mon frère. Alors que, la tête basse, les yeux roulant des larmes, je tracassais de mon bâton les cailloux, j'entendais tout à coup Édouard éclater en un long sanglot. Ces chants, ces modulations, ces plaintes musicales avaient fait tout à coup remonter à la surface de nos cœurs, saignantes et vives, des douleurs enterrées, et tous deux nous repleurions nos bien-aimés.

Tandis que l'apparition de Jules, tel qu'il était au dernier stade de la maladie, engendrait angoisse et terreur, comme le pourrait faire un conte fantastique, le registre dans lequel s'inscrit le récit de réminiscence est celui de la déploration élégiaque. Le souvenir involontaire ne permet pas, comme chez Proust, une récupération de soi par soi. L'écho du comparable, la résonance du même accentuent la douleur d'une perte. Mais si la plaie enterrée au fond du cœur demeurerait saignante, il n'en restait pas moins qu'elle avait été enfouie, non présente à la conscience pendant une durée indéterminée. Elle pourrait être à nouveau « enterrée ». L'année 1874 constitue un tournant. Aucune apparition de Jules ne sera mentionnée dans les cinq années qui suivront. Il faudra attendre le 3 août 1880 pour qu'Edmond signale, dans le *Journal*, que son frère cadet hante à nouveau ses rêves. Puis c'est le silence jusqu'au 8 avril 1889, date à laquelle le diariste évoque la présence de Jules dans ses cauchemars du matin. Si le veuf demeura l'inconsolé, les années 1871-1874, points culminants du deuil, furent aussi des années réparatrices. Le 2 novembre 1874, Edmond constatait que le culte des morts, tel qu'il subsistait en France, illustrait une aspiration spirituelle collective. Une remarque de Dubois de l'Estang, qu'il avait rencontré en sortant du cimetière, lui fit « plaisir toute la